L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 17 MAI 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
VENDREDI, 17 MAI 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par Spear & Escoffier, chez Mme Veuve Anglade, coin Bourbon et Conti gages forfaits.

Le mouvement en faveur de la monnaie d'argent.

Rien de curieux à suivre du regard comme le mouvement produit en ce moment, aux Etats-Unis, par la question d'argent. Parti de deux ou trois Etats qui possèdent d'abondantes mines du métal blanc et qui voudraient, assez naturellement, exploiter en grand les richesses de leur sous sol, il a fini par envahir le pays tout entier et par le diviser en deux camps ennemis : les partisans de l'or considéré comme unité et étalon monétaire, et les partisans de l'argent qui voudraient faire de ce second métal l'unique moyen d'échange de l'Union. La lutte est si vivement engagée qu'elle est arrivée à jeter le désordre dans les deux partis qui se partageaient jusqu'ici l'opinion et, depuis la fondation de l'Union, s'y disputent le pouvoir. On est moins démocrate ou républicain, que partisan ou adversaire du frappage illimité. C'est surtout dans le camp démocrate que cette question dont les trois quarts des meneurs du parti et la masse des citoyens qui se laissent mener par les politiciens, ne comprennent pas un traître mot, a jeté le trouble. Des amis de la veille se jettent l'injure à la face. Des démocrates de la vieille école se voient menacés d'exclusion, parce qu'ils ne sont pas partisans à outrance de l'argent. Ainsi l'ont décidé les chefs du mouvement dans l'Illinois. Partout, il est question de réunir des Conventions pour résoudre le problème d'une façon ou de l'autre. Il y a des meetings en faveur du "Free coinage" et des meetings en faveur du "Sound money." La bataille est commencée. Dieu sait quand et comment elle finira. Ce qu'il y a de plus malheureux dans cette affaire, c'est que tout le monde se lance à ce sujet dans des discussions à perte de vue, sans jamais traiter la question à fond.

On fait appel au patriotisme de ceux-ci, aux intérêts de ceux-là.

Au monométallisme, juste au fond, mais parfois un peu étroit, des partisans de l'or, on oppose le monométallisme outrancier des partisans de l'argent. La politique qui gâte et embrouille tout, n'a pas manqué, ici, de faire son œuvre de malheur.

Le parti démocrate, coupé en deux, morcelé, démembré, est menacé d'une défaite en 1896, si l'on ne parvient pas à en rapprocher les différentes factions. Ce serait un malheur pour ce parti ; mais ce qui serait un désastre plus grand encore pour le pays, ce serait la victoire du parti du frappage illimité de l'argent.

L'idée de jeter dans le pays, à tout hasard, sans compter, une masse d'argent monnayé, sans savoir où s'arrêteront les émissions, est une monstruosité. Elle est d'autant plus folle, que plus on jetterait d'argent dans la circulation, plus il se déprécierait, et que ce qui, dans l'esprit des possesseurs de mines devrait les enrichir, contribuerait puissamment et infailliblement à les appauvrir.

TANNHÆUSER.

SOUVENIRS DES CONTEMPORAINS DE LA PREMIÈRE REPRÉSENTION A PARIS.

LE PRINCE DE SAGAN.

La chute du *Tannhæuser* fut, on le sait, attribuée en grande partie à l'opposition du Jockey-Club. Giacomelli, M. Nuitter et bien d'autres ont rapporté que les membres du Jockey et leurs amis achetèrent à un armurier du passage de l'Opéra tout son assortiment de chasse. "M. Aguado,—disait le *Moustique*,—distribuait les munitions. Un de ces aristocratiques sifflets fut happé au passage par la valeureuse princesse de Metternich, qui n'hésita pas à le glisser dans son corsage." Wagner lui-même accuse le Jockey-Club d'être la cause du désastre. "Jusqu'au milieu du second acte, dit-il, on n'avait pas fait la moindre démonstration d'hostilité. A partir de ce moment, les acclamations furent étouffées par les sifflets. Il fut alors évident que l'opposition qui cherchait à me terrasser émanait des seuls membres du Jockey-Club. J'hésite d'autant moins à le dire que le public lui-même ne cessa de désigner mes adversaires en poussant à différentes reprises le cri de : "A la porte les jockeys!"

Ces accusations semblent formelles. M. le prince de Sagan se charge d'en faire justice :

"A quoi bon remuer cette boue. Je suis de ceux qui pensent que la boue salit autant les personnes qui la ramassent que celles qui la sèment. On ne manquera pas de faire retomber la responsabilité de ces tristes soirées du mois de mars 1861, sur le régime impérial, comme si vraiment l'empire pouvait empêcher quelque chose!....."

Et comme on affirme que cette idée d'accuser le régime impérial n'était venue à personne, attendu que l'empereur avait lui-même ordonné la représentation du *Tannhæuser*, M. le prince de Sagan continue en ces termes :

"Est-ce que le gouvernement actuel n'a pas interdit les représentations de *Thermidor*? Il y avait là pourtant une simple cabale, montée sous les galeries du Palais Royal, où l'on distribuait des sifflets et des pièces de quarante sous aux camelots. Car on ne va pas au théâtre pour siffler, on charge des individus salariés de ce soin.

"J'étais déjà membre du Jockey-Club à l'époque des premières du *Tannhæuser*. On nous avait dit que l'on ferait du bruit à l'Opéra et c'est cette seule raison qui nous avait attiré — car nous étions jeunes mes amis et moi! — J'assistai aux trois auditions de *Tannhæuser*. Mais, quant à dire que j'ai conservé une impression quelconque de la musique, je ne le pourrais!... Les sifflets et les cris me sont seuls restés dans l'oreille. Si le public a fait tomber la pièce, c'est qu'il avait le sentiment qu'on voulait lui imposer ce spectacle. Et le public français est plus que tout autre jaloux de l'indépendance de ses jugements. On a dit, à tort, que l'on voulait surtout donner une leçon à la princesse de Metternich, qui avait plaidé la cause du compositeur allemand auprès de l'empereur. Mais la princesse de Metternich connaissait les deux tiers des personnes qui se trouvaient dans la salle et ces personnes ne pouvaient pas avoir conçu le projet de lui être désagréables. Quant au Jockey-Club, il n'avait pas de raisons particulières pour organiser une cabale. Au contraire, nous comptions dans le cercle deux membres, le comte Mosbourg, mort actuellement, et le marquis de Gaucourt qui étaient deux wagnériens absolument convaincus. Ils avaient été attachés d'ambassade à Vienne et étaient revenus en France tout à fait convertis à la nouvelle religion musicale.

"Tous les jours ils nous parlaient de Wagner avec enthousiasme. C'est à eux que je dois d'être un wagnérien d'ancienne date. Depuis vingt ans, je demande qu'on nous montre des œuvres du maître allemand sur nos scènes subventionnées. Pourquoi fournit-on des subsides aux grands théâtres? Est-ce pour monter exclusivement des ouvrages français? Pas du tout; c'est pour que le Parisien qui n'a pas les moyens d'aller écouter au dehors les chefs-d'œuvre des maîtres étrangers, puisse également entendre les opéras dont on lui vante sans cesse les beautés."

Cette déclaration de principe amène le prince de Sagan à dire qu'il n'est jamais allé à Bayreuth :

"Je me trouvais non loin de là, dit-il, le jour même de l'inauguration. J'avais chargé un de mes amis, que je me garderais bien de nommer, de me retenir une place. A quatre heures de l'après-midi, je reçus un télégramme que j'ai conservé et qui était ainsi conçu : "Plus une place n'est disponible ; mais ne regrettez rien, pour ce que cela vaut!...."

"A Vienne, j'assistai un jour à une répétition générale de *Lohengrin*. Wagner était dans la salle. A un moment donné, Mme Materna n'ayant pas exécuté comme il le désirait un passage de la partition, il interrompit l'orchestre, courut sur la scène et secoua violemment la chantense. Cinq minutes après, j'apercevais Wagner et la Materna bavardant amicalement.

"Ce n'est pas ce détail qui m'a rendu amoureux des maîtres. Sans avoir cessé de goûter les opéras de Gounod, de Meyerbeer et des Italiens, je professe une autre admiration pour la musique de Wagner. Elle me fait véritablement éprouver des sensations nouvelles, que je ne cherche ni à m'expliquer ni à analyser n'étant pas assez musicien pour cela. Je ressens absolument la même impression quand je contemple une jolie femme. La musique de Wagner éveille en somme dans mon esprit, la joie des harmonies parfaites et de la lumineuse beauté.

"Si tous les Français pensent comme moi, le succès du *Tannhæuser* sera très grand et je souhaite de tout mon cœur qu'il en soit ainsi."

LES NOUVELLES.

Nous ne connaissons rien de déplaisant, d'humiliant même, comme la situation qui est faite maintenant à la Presse de presque tous les pays, à celle de l'Union, en particulier. Tous nos journaux quotidiens prennent une peine énorme et font de grands frais pour se procurer le plus rapidement, le plus consciencieusement possible, des nouvelles des événements qui se passent dans les deux mondes, et, surtout dans les contrées avec lesquelles les Etats-Unis entretiennent de constantes et amicales relations politiques et économiques, afin d'en faire profiter leurs lecteurs.

Or, le plus souvent ces nouvelles sont controuvées ou adultérées. De telle sorte que, huit fois sur dix, les journaux sont obligés de contredire, le lendemain ou le surlendemain, ce qu'ils ont publié, la veille ou la surveille.

Qu'on se reporte à quelques semaines en arrière, pendant que se poursuivaient les hostilités entre le Japon et la Chine. Qui n'eut cru, en se basant sur les rapports reçus de l'Extrême-Orient, qu'il y avait entente entre le gouvernement du Czar et celui du Mikado? Tous les journaux l'avaient à plusieurs reprises annoncé, de très très bonne foi. C'était précisément le contraire qui avait lieu et l'on a été généralement et fort justement étonné, en apprenant tout-à-coup qu'il y avait un désaccord grave entre les deux puissances. Seuls, les quelques journaux qui s'étaient donné la peine d'étudier sérieusement cette question, grosse de tempêtes, avaient, timidement, parlé des dangers que suscitait le traité de paix projeté par le Japon.

Il en est de même des nouvelles de Cuba qui sont véritablement d'une incohérence déplorable, et que le télégraphe fait se contredire, à chaque moment, de la plus ridicule, sinon de la plus odieuse façon. Quel est celui d'entre nous, fût-il doué de la plus merveilleuse perspicacité, qui pourrait se faire une idée assez juste de la situation de l'île de Cuba? Les dépêches ne se suivent que pour se contredire. A la première colonne, les insurgés sont vainqueurs ; à la seconde, ils sont complètement battus. On nous annonce parfois des batailles qui n'ont jamais eu lieu. Que croire et à qui se fier, au milieu de toutes ces contradictions perpétuelles?

70,000,000 D'AMES.

Suivant les estimations officielles publiées récemement par le Bureau des statistiques, attaché au Département du Trésor, la population des Etats-Unis avait, le premier mai courant, atteint décidément le chiffre de 70,000,000 d'âmes. La nouvelle est officielle. On ne peut qu'en féliciter l'Union américaine, qui prend décidément le premier parmi les nations du monde civilisé—nous laissons naturellement la Chine de côté—sous ce rapport et sous bien d'autres.

Une pareille prospérité engage. L'Union est la première République du monde, nonseulement en date, mais en population et en richesse. Il faut qu'elle fasse honneur au rang qu'elle occupe parmi les nations.

Fait extrêmement intéressant. Il y a maintenant deux grandes Républiques sur le globe, la France et les Etats-Unis—en tout, 110,000,000 d'âmes—s'étendant le long des rives orientales et occidentales de l'Atlantique, se regardant et pouvant se tendre la main à travers l'Océan. Unies déjà par le triple lien des services mutuels rendus, d'une amitié séculaire et de la similitude des institutions, quels services, elles pourraient, en s'entendant cordialement, rendre à l'humanité et à la liberté!

LA PENSÉE FÉMININE.

"....Je griffonnai des vers
"comme un peintre des croquis,
"au bas d'un registre de comptes,
"au revers d'un devoir de mes
"enfants, ou de pages lignées
"d'une fine et serrée écriture qui
"s'est faite glorieuse.

"Ce petit volume a donc été
"composé inconsciemment et peut
"s'attribuer à quelque élévation
"courte et subite d'une pensée
"féminine vers ce qui n'est pas la
"tâche journalière ou l'obligation
"mondaine : écart, intervalle, mi-
"nutes de grâce d'une vie pleine,
"fleurs du champ défriché, assez
"semblables à ces plantes menues
"qui, la moisson faite, pointent
"entre les javelles, à peine assez
"hautes pour les dépasser."

Ces lignes de la jolie et courte préface que Mme Alphonse Daudet met en tête de ses *Poésies* expriment si bien le charme atténué, la grâce modeste, élégante et fine du petit volume qu'il semblerait qu'il n'y ait rien à y ajouter et que tout commentaire affaiblirait le plaisir extrême causé par les vers, dont la délicate impression se résume si parfaitement dans les quelques mots cités plus haut.

Mais un d'eux se dégage, apparait avec une intensité singulière de forme et de figure, semble, au seuil de ce volume charmant se dresser, gracieuse silhouette, soulevant un peu le voile : *Une Pensée féminine*.

Cette pensée qui est la broderie, le fil aérien et doré qui court à travers ces poèmes au jour le jour, elle se formule, non seulement dans l'art très raffiné et très subtil,—encore que spontané,—qui préside à l'œuvre de Mme Alphonse Daudet, mais dans toute une vie, comme des seuls intimes, dont il ne m'appartient pas de parler ici et qui a velouré de grâce, de tendresse et de bonheur, tout en demeurant d'une exquise personnalité, l'existence d'un de nos plus chers et de nos plus grands écrivains modernes.

La pensée féminine! Comme elle se déploie, s'étend, s'énergise en cette époque où l'homme troublé hésite, suspendu sur l'abime entre l'ange et la bête, aussi incertain de ses devenirs que de son passé, de son devoir que de son droit. Il semble que la douce persistance, la faiblesse impénétrable des femmes les guident aujourd'hui vers le but assuré dont l'errante brutalité mâle s'égare.

Dernièrement, l'exposition des arts de la femme montrait quelle perfection, que'le sûreté de goût peuvent atteindre des mondaines qu'on est habitué à considérer comme des oisives ; aujourd'hui, l'œuvre de Mme la duchesse d'Uzès s'élévera au milieu de l'avenue des Champs Elysées, témoignage de dur labeur et de haute sensation d'art ; et le volume de Lemerre qui porte le simple titre *Poésies* révèle une âme de reflets, un poète de nuances, un peintre de rêves, un artiste en un mot de l'originalité la plus délicate et la plus rare sous la forme d'un styliste admirable et sûr.

* *

Le vers de Mme Alphonse Daudet est un vers parnassien. Il en a la pureté nette et brillante, l'harmonie, la tristesse hautaine. Saisie par les lignes marmoréennes, la pensée s'y glace et s'y précise, s'y condense ainsi, y acquiert cette limpidité qui laisse apparaître l'idée sous la coulée du rythme comme le fond d'un beau fleuve sous le frisson du courant. Ce vers, ou l'a aimé, on l'aime encore, et si bien, et si tendrement que,—parlant pour beaucoup—on ne peut s'accoutumer aux brisures, aux assonnances, aux proses nombrées de la jeune école, qu'elle se dénomme symboliste ou de quelque nom que ce soit.

Certes, elle a produit, cette école, d'admirables et charmants poètes, Henri de Régnier, Jules Bois, Georges Rodenbach, que sais je! — Elle ne procure pas, elle ne procurera jamais cette satisfaction pleine, mathématique en quelque sorte, cette joie large que donne le beau vers français dans son ampleur alexandrine, dans le menu de ses dizains ou de ses huitains, du vers aux rimes inattendues et parfaites, aux belles et nobles césures.

Ce n'est pas au hasard qu'il faut faire allusion au symbolisme, à propos des poésies de Mme Julia-A. Daudet. On n'ignore pas la tentation un peu perverse qui l'a attirée vers cette maniere, vers la curiosité de cette forme voilée. Il y a un imperceptible courant vers le mystère, vers les sens rompus de la phrase, l'estompe de l'idée dans cette pièce à citer entre toutes et intitulée : *Nuit*.

Au fond du fleuve en marche recourbée
Que le vent presse et fraise aux larges bords,
La lune blanche et tranquille est tombée
Dans l'abandon des sommeils et des morts.

Tous les frisonnements de l'eau vivante
Font tressaillir cette immobilité,
Et les roseaux de leur feuille courante
Donnent des coups de lance à la clarté.

Foyer profond, mais sans chaleur de flamme
Et que n'éteint ni le froid ni la nuit,
Astre mirant de loin son front de femme
Blanc, mais nué d'un hâle d'infini.

On l'envierait en sa place mourante,
Dans ce sommeil sans trêve et plein de pleurs,
La passagère, au ciel, planète errante,
Par l'eau tentée y noyant ses pâleurs.

Mais la forme est impeccable et n'est pas une ironique leçon donnée par une douce main de femme que d'avoir montré l'alliance possible, obtenue, charmeuse d'un thème aux pensées un peu vagues et voilées, mais étreintes et enchâssées dans le métal sonore et magnifique d'un vers absolument pur et classique.

On doit saluer avec une respectueuse et franche admiration en ces pages que quelques initiés aimaient déjà, mais que le grand public, enfin, va connaître, une des plus nobles et des plus artistiques manifestations de la pensée féminine moderne.

FRANÇOIS DE NION.

Le Langage des Gants.

Après le langage des fleurs, le langage des gants. Il vient de l'Angleterre, naturellement, où, dans les salons les plus selects, il aide au *flirtage* chers à nos voisins.

Disons en quelques mots—sans pour cela conseiller à nos jeunes filles d'en faire usage :

Donc, pour exprimer : "Oui", laissez tomber le gant de la main droite dans la main gauche. "Non", roulez les deux gants ensemble. "L'indifférence": dégantez la main droite en partie. Suivez-moi, dans le jardin ou dans la pièce à côté": frappez votre bras gauche de vos gants, comme si vous en ôtiez la poussière. "Je vous aime toujours" s'indique en ayant l'air de vouloir lisser ses gants. Si la belle désire savoir si son affection est payée de retour, elle mettra la moitié du gant gauche. "Prenez garde ou méfiez-vous": tournez délicatement les doigts d'un gant autour du pouce. Enfin, si la jeune personne—ou la femme—est de mauvaise humeur, elle posera simplement ses gants en croix sur la table, ou sur tel autre meuble qui se trouvera devant elle.

Les Artistes Français à Venise.

Les journaux italiens se montrent assez froids à l'endroit des artistes français qui ont pris part à l'exposition de Venise, que le roi Humbert vient d'inaugurer. Venise est une des villes italiennes où l'on est le plus hostile aux Français et le journal qui lui emprunte son titre est un des organes les plus malicieux de la gallophobie officielle. Lors des noces d'argent du roi, le gouvernement avait demandé aux villes de contribuer à l'établissement à Rome d'un hospice monumental, qualifié de *orfanotrofio*; ce projet ayant échoué, la municipalité de Venise consacra les fonds qu'elle avait réunis à la construction d'un palais des beaux arts, où doivent se faire des expositions biennales. L'édifice a une façade classique qui le fait ressembler à un palais de justice de province. Le premier objet d'art que l'on aperçoit en entrant est une œuvre de Frémiet, l'*Homme de l'Age de pierre*, qui semble un souvenir de l'*Histoire de l'habitation humaine* à l'Exposition de 1889. Un certain nombre de peintres français ont exposé en compagnie des peintres espagnols. Le public est indifférent et il n'y a aucune cabale ni pour ni contre.

Voyageurs arrivés à l'hôtel Grunewald.

Morris Heisman, N Mexique ; W P Miles, Jr, Lne ; B H Levy, Angleterre ; W R Pitts, ville ; J M Schnits, Chicago ; M Simmons et famille, Miss ; O B Robinson, Louisville ; F Emmil, St-Louis ; S P Anderson, femme et enfant, Jackson S S Jerome, Kansas City ; W D Anderson, St-Louis ; E Trayler, Cincinnati ; S Poorman, femme et fils, San Francisco ; M J Barber, Omaha, Neb ; Morris Holz, Meridian, Mississippi ; A C Livingston, Aurora, Ills ; G Hannah, J M J Lawrence, Chicago ; C B Smith, Columbus O ; D C Bramlette, Woodville Miss ; Mme E G Lewis, ville de New York ; Mme James Saran et bonne, Mlle Saran E Saran, Philadelphie, Pie ; Scott Homer, St-Louis ; Alonzo Church, ville ; Waller M Gates, Nouvelle Ibérie ; H W Burpee, Portland, Oregon ; Jos Lutz, femme et enfant, Canton, Miss ; A Rummeli, St-Louis ; John K Parhinson, Franklin, Lne ; A S Miller, Marietta, Wis.

DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles Européennes.

Mariage du Fils du Chancelier d'Allemagne.

Presse Associée.

Cologne, 16 mai—Le prince Alexandre Von Hohenlohe-Schillingsfurst, le plus jeune fils du chancelier de l'empire d'Allemagne, a épousé aujourd'hui la princesse Emmanuelle Von Solms-Braunfels, veuve du prince de ce nom.

Le prince Alexandre est né en 1862 et est membre du Reichstag. Sa femme est née en 1854.

Maceo Défait.

Presse Associée.

Madrid, 16 mai—Une dépêche de la Havane annonce que les troupes espagnoles ont défait aujourd'hui les forces insurgées sous les ordres de Maceo.

La bataille a eu lieu près de Guantanamo. Les rebelles ont eu 40 tués et beaucoup de blessés. Du côté des espagnols, le lieutenant Block a été tué ; plusieurs soldats sont blessés.

L'Affaire Balfour.

Presse Associée.

Londres, 16 mai—James Spencer Balfour, ancien membre du Parlement anglais, récemment extradé de la République Argentine pour complicité dans les fraudes des sociétés Liberator, a été formellement envoyé devant la cour d'assises par le tribunal de police de Bow Street.

La Russie n'a pas encore pris de décision.

Presse Associée.

St Pétersbourg, 16 mai—Des enquêtes dans divers quartiers où des informations peuvent être obtenues indiquent que le gouvernement russe n'a encore pris aucune décision au sujet de l'occupation de la Corée. La presse russe prône depuis quelque temps un protectorat de ce pays et son occupation jusqu'à l'abandon de la Mandchourie par le Japon.

La Fièvre Jaune aux Indes Occidentales.

Presse Associée.

Halifax, Nouvelle-Ecosse, 16 mai—Un avis de Ste-Lucie, dans les Indes Occidentales, annonce qu'une épidémie de fièvre jaune a éclaté parmi l'artillerie anglaise.

Cette nouvelle fait croire aux militaires que l'artillerie royale de Halifax sera envoyée à Ste-Lucie pour remplacer les troupes malades qui seront dirigées sur l'Angleterre aussi promptement que possible.

Une dépêche de Ste-Lucie annonce que trente soldats sont déjà morts.

Nouvelles Américaines.

Dans le territoire d'Oklahoma.

Presse Associée.

Washington, 16 mai—Un cas d'un intérêt considérable aux résidents du territoire d'Oklahoma est soumis à l'examen du secrétaire Hoke Smith.

Lorsque le territoire a été ouvert aux colons, la proclamation du Président permettait de commencer la location des lots à cinquante pieds à l'intérieur de la limite du territoire.

Pendant que beaucoup d'individus partaient des frontières du Kansas et du Texas, quelques uns entraient dans les réserves des indiens Ponca et Osage à l'est, et dans la réserve de l'école de Chillocco qui s'avance dans le territoire.

C'était d'un grand avantage pour arriver plus vite aux meilleurs lots.

Le cas soumis au ministre est celui d'un individu nommé Mendenhall, qui est parti à cinquante pieds de la limite de la réserve de Chillicco. Sa propriété lui est disputée par Cagy, qui est parti de la frontière du Kansas et est arrivé beaucoup plus tard.

Le commissaire des terres a soutenu Mendenhall, et Cagy en appelle au ministre. Le cas créera un précédent et fixera le sort de beaucoup de propriétaires de l'Oklahoma.

Aux îles Hawaii.

Presse Associée.

San Francisco, 16 mai—Julius A. Palmer, envoyé aux îles Hawaii, il y a trois mois, par l'*Evening Post* de New York, pour faire une enquête sur l'état des affaires, est arrivé hier à San Francisco par l'Australia.

M. Palmer croit qu'une crise éclatera bientôt à Hawaii, et le résultat ne pourra être que la restauration de la monarchie. Il ajoute que la concorde ne règnera qu'au moment où cette forme de gouvernement sera rétablie et la princesse Kaiulani placée sous le trône.

Ses raisons sont les suivantes :

Il y a trois principaux sujets de danger pour le gouvernement. Premièrement, le secrétaire Gresham a décidé que Bowler n'était pas citoyen des Etats-Unis, tandis que la Grande Bretagne réclame Rickard et Walker comme sujets anglais.

Deuxièmement, la plus grande crainte du gouvernement Hawaïen vient du Japon, et il ne se fait aucun scrupule de le dire. Il négocie des arrangements pour l'importation de 5,000 coolies Chinois et le renvoi d'autant de Japonais.

Or le gouvernement, lorsque les coolies japonais sont arrivés a déclaré que si le Japon voulait envoyer ses nationaux, ils seraient employés. Et maintenant cette puissance maintiendra probablement que cette promesse est violée.

Le troisième danger que court le gouvernement est le parti lui-même.

La démocratie, ou ligne américaine, prend ombrage d'une nouvelle importation de Chinois. La situation financière est également une des choses qui amènent la crise. Le premier mai, le gouvernement a publiquement admis qu'aucune note ne doit pas être payée, à moins d'un délai de trois ou six mois.

La loyauté des natifs envers la monarchie n'a jamais été aussi prononcée que maintenant ; c'était la base de l'union de tous les partis autrefois ; l'harmonie ne règnera que lors que la monarchie sera rétablie avec la princesse Kaiulani, ce qui amènera immédiatement la paix.

Le colonel Ashford, avocat-général d'Hawaii, arrivé par le même steamer, exprime des vues semblables. La terreur, dit-il, règne dans les îles, les espions sont partout. Les citoyens n'osent pas parler, même dans leurs propres maisons. Il y a partout un sentiment d'incertitude et de doute ; le danger existe et la ruine est proche.

Ceux qui sont en faveur de l'annexion reconnaissent qu'elle est impossible. Les missionnaires, comme nous appelons la plupart de ceux qui sont au pouvoir, ont déclaré être en faveur de l'annexion, mais ils ne l'ont jamais été réellement. Les annexionnistes n'ont plus confiance en eux.

Quand à l'avenir, eh bien! l'annexion est une impossibilité et tout le monde est d'accord sur ce point. Thurston est revenu et on dit publiquement qu'il va proposer le rétablissement de la monarchie avec Kaiulani sur le trône.

Une république semble une impossibilité : une si grande partie de la population étant incapable de se gouverner elle-même.

Aussi lontemps que la soi-disant république pourra payer des hommes armés pour réprimer la rébellion, elle durera, mais pas plus longtemps : ce dont les populations parlent maintenant, et ce qu'ils veulent tout d'abord, c'est une sorte de protectorat de la part des Etats-Unis.

Elles ont peur du Japon, et elles cherchent quelque protection contre l'intervention étrangère.

Ce qu'elles désirent ensuite, c'est la monarchie. Les natifs ne sont pas du tout découragés par l'insuccès de la dernière insurrection ; ils seraient contents d'essayer de nouveau. En principe, je ne suis pas un royaliste, déclare le colonel Ashford en terminant, mais d'après l'état de choses existant à Hawaii, je pense que c'est la meilleure chose ; une monarchie unirait tous les partis et serait respectée de toutes les Puissances étrangères.

Dans la Mer de Behring.

Presse Associée.

San Francisco, 16 mai—Le cutter des douanes Commodore Perry est parti en toute hâte de San Francisco la nuit dernière, avec une mission très importante. Il se rendra aussi vite que possible dans la mer de Behring, afin d'empêcher à temps la flotte des cutters qui se dirigent vers les lieux de chasse de saisir les navires armés, comme c'est leur intention.

De la vitesse du Perry dépend peut être l'écartement de complications sérieuses avec l'Angleterre. Ce dernier gouvernement a pratiquement décrété que toute intervention avec des navires armés battant pavillon anglais donnera lieu à des représailles sous forme de demandes d'indemnités importantes. Le départ précipité du Perry indique que le gouvernement de Washington ne désire pas provoquer d'autres troubles avec la Grande Bretagne au sujet de la question des phoques.

On écrit de Port Townsend que le gouvernement s'est rendu compte de la difficulté d'empêcher les cutters des douanes, croisant maintenant dans la mer de Behring, de saisir les navires canadiens qu'ils trouveront dans les eaux prohibées, en violation des règlements qu'ils croient toujours en vigueur, ignorant la répudiation de l'Angleterre.

Presque une semaine s'écoulera pour mettre le Grant en état de prendre la mer. L'endroit où se trouve la flotte est inconnu, excepté pour le Rush qui porte le commandant de l'escadre, C. L. Hooper, que l'on suppose remontant lentement les côtes de l'Alaska jusqu'à Unalaska.

Le Bear et le Corwin ont l'instruction générale de croiser en zigzag à l'ouest et au nord-ouest du cap Flattery et de se rapporter à Unalaska au commencement de juillet.

La réception de nombreuses dépêches du ministère par le capitaine Tosler, du Grant, prouve que la situation est critique ; il lui est demandé de partir aussi vite que possible en quête de la flotte.

On pense que le gouvernement dépêchera un navire de Mare Island pour la même mission.

De Victoria arrive l'information authentique qu'un haut officier du navire anglais Pheasant, croisant en ce moment, pense-t-on, sur les côtes de l'Alaska, a déclaré, avant son départ, que la Grande-Bretagne a ainsi modifié les ordres, cette année, pour abroger pratiquement ces règlements restrictifs.

Cette déclaration a été faite le 25 avril, lorsque les relations entre les deux gouvernements étaient quelque peu tendus à propos de l'incident du Nicaragua.

Les officiers en communication avec le ministère admettent que la situation est critique ; ils font tous leurs efforts pour avoir le Grant prêt à prendre la mer lundi matin.

La question sino-japonaise réglée définitivement.

Presse Associée.

Washington, 16 mai—La légation Japonaise de Washington a reçu une dépêche officielle établissant en substance qu'un arrangement final et satisfaisant a été conclu entre le Japon et les Puissances Européennes, de la question Sino-Japonaise.

Cet arrangement devait suivre le rétablissement avec la Chine. La question entière est close.

On regarde comme controuvés les rapports non officiels des journaux russes annonçant que la Russie réclamerait le protectorat de la Corée. Le but annoncé de la Russie en s'emparant de ce pays n'est pas considéré sérieusement dans les cercles diplomatiques. Rien de ce genre n'a été suggéré dans les correspondances officielles jusqu'à présent.

Le protectorat de la Corée réclamé par la Chine a conduit à la guerre, de sorte qu'il est probable que le Japon ne regarderait pas avec indifférence une semblable réclamation de la part de la Russie. Une autre information, de Frankfort, annonçant que la Russie désirait obtenir le protectorat de la Corée afin de protéger ses négociants contre la concurrence japonaise, est erronée, comme le savent bien ceux qui sont au courant des faits.

Un diplomate de Séoul, capitale de la Corée, a dit récemment qu'il n'y a dans ce pays qu'un seul Russe, un charpentier, en dehors de la légation.

Nouveaux territoires ouverts aux Colons.

Presse Associée.

Washington, 16 mai—Le Président des Etats Unis a signé aujourd'hui la proclamation déclarant ouvertes aux colons la réserve des Sioux, de Yankton, dans le Dakotah du Sud, et la réserve de Siletz dans l'Orégon, le 21 mai prochain. Le bureau général des terres s'est déjà préparé à exécuter les termes de la proclamation.

La réserve de Yankton comprend 168,000 acres des meilleurs terrains du Dakotah ; la réserve de Siletz est de peu d'étendue.

Mort de l'Amiral Almy.

Presse Associée.

Washington, 16 mai—Le contre-amiral John Almy, de la marine des Etats-Unis, en retraite, est mort ce matin après une longue maladie, à l'âge de 81 ans.

Depuis trois semaines, la famille savait la fin n'était qu'une question de jours. Mme Almy, Mlle Almy et le fils aîné Charles G. Almy étaient au chevet de l'amiral lorsqu'il a rendu le dernier soupir. Le défunt laisse deux autres fils, le lieutenant Wm. A. Almy, du cinquième régiment de cavalerie, et le lieutenant Augustus C. Almy, de la marine. Il laisse aussi une autre fille, épouse du lieutenant John Hains, maintenant en garnison à Springfield, Massachusetts.

La gelée dans l'Illinois.

Presse Associée.

Galesburg, Illinois, 16 mai. — Une autre gelée, très forte, ce matin, a augmenté les dommages causés dans la nuit de lundi. La glace s'était formée : beaucoup de cultivateurs commencent à replanter le maïs.

Jubilé d'un Archevêque Américain.

Presse Associée.

Boston, 16 mai—Le jubilé de l'archevêque du Massachusetts, Monseigneur Williams, à l'occasion du 50e anniversaire de son ordination, qui a commencé aujourd'hui, promet d'être une date mémorable, principalement à cause de la présence des grands dignitaires de l'Eglise Catholique suivants :

Mgr Satolli ; le cardinal Gibbons ; l'archevêque Fabre de Montréal ; l'archevêque Corrigan, de New-York ; l'archevêque Ireland, de St-Paul. l'archevêque Elder, de Cincinnati ; l'archevêque Riordan, de San Francisco ; l'archevêque Ryan, de Philadelphie ; les évêques Michaud, de Burlington ; Beaven, de Springfield ; Tierney, Hartford et Keane, de Washington.

Aujourd'hui, l'archevêque Williams commencera les cérémonies religieuses en célébrant la grande messe pontificale à la cathédrale de la Sainte Croix. Après la messe, l'archevêque invitera les prélats à un lunch dans la sacristie de la cathédrale.

Un banquet aura lieu ce soir au Music Hall, auquel prendront part les ecclésiastiques et des laïques. Le cardinal Gibbons prendra la parole au nom de la hiérarchie de l'église catholique ; Monseigneur Satolli parlera au nom du Pape, et le gouverneur Greenhalge s'adressera aux convives comme chef exécutif de l'Etat du Massachussetts.

Funérailles du gouverneur de l'Indiana.

Presse Associée.

Indianapolis, 16 mai—Les funérailles d'Ira J. Chase, le prédicant gouverneur de l'Indiana, ont eu lieu aujourd'hui sous les auspices de la Grande Armée de la République. Le discours funèbre a été prononcé par le révérend Lucas, de l'église Chrétienne.

Pendant l'exposition au Capitole, un grand nombre de personnes ont défilé devant le catafalque. Les drapeaux étaient à mi-mât sur les édifices publics. Les restes ont été inhumés à Crown Hill, dans un terrain acheté par le groupe de l'Indiana de la Grande Armée de la République.

La bataille de Jobito.

Presse Associée.

La Havane, 16 mai—Une dépêche spéciale, reçue aujourd'hui, dit qu'une bataille sérieuse s'est engagée lundi dernier dans le voisinage de Jobito, près de Guantanomo.

Elle a duré de cinq heures du matin à cinq heures du soir ; les troupes espagnoles ont remporté une victoire complète.

Un détachement de 400 soldats a attaqué et combattu bravement 2,000 insurgés conduits par Gomez, les deux Maceo, Rabi et Cartagena. Le lieutenant-colonel commandant les troupes espagnoles a donné l'ordre aux soldats d'ouvrir le feu sur les rebelles qui s'avançaient et se précipitaient furieusement sur les troupes. A un moment, les rebelles ont cerné les Espagnols avec des forces supérieures.

Le major Robles, qui avait le commandement des troupes après la mort du lieutenant-colonel, a réussi à maintenir ses positions et à repousser les assaillants. Mais les réguliers étaient complètement cernés, et il a été nécessaire à une partie des troupes de faire une trouée afin de rétablir les communications avec la place de ravitaillement et d'obtenir des renforts.

Le major Garrido, à la tête de 90 volontaires, a forcé brillamment les lignes des rebelles et s'est frayé un passage à travers le cercle de feu qui entourait les réguliers. Un peu après l'arrivée des volontaires de Garrido, des troupes commandées par le capitaine Bruzon ont fait une attaque de flanc, prenant les rebelles par surprise et jetant la confusion dans leurs rangs. Les deux corps de troupes se sont alors réunis et ont attaqué de concert les insurgés qui ont dû se replier avec une perte de 300 tués et blessés.

La croix de San Fernando a été décernée au major Robles pour la façon brillante dont il a défendu ses positions contre un nombre écrasant d'ennemis. Les Espagnols ont perdu un chirurgien, quatre officiers et onze soldats ; trente soldats ont été blessés.